Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 4 (1896)
Heft: 10

Quellentext: Une lettre inédite de Frédéric-César de la Harpe
Autor: Harpe, Frédéric-César de la

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

voyageur, et qu'ils usèrent, comme notre récit en fait foi, d'une prudence qui n'avait rien d'exagéré.

Décidément, les princes qui voyagent ne le font pas sans quelque idée de derrière la tête ! J. CART.

UNE LETTRE INÉDITE DE FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE

SUR SES

FONCTIONS DE PRÉCEPTEUR DES GRANDS-DUCS DE RUSSIE

Nous devons à l'obligeance de M. Edouard Monod-d'Albis la communication de la lettre ci-après et l'autorisation de la publier dans la *Revue historique vaudoise.*

M. Monod est l'arrière petit-fils du landammann Henri Monod, que le général de la Harpe appelle « mon autre moi-même » dans la lettre bien connue qu'il adressait, le 7 décembre 1813 à son ancien élève devenu empereur, pour lui présenter le landammann chargé d'intercéder en faveur de l'indépendance du Canton de Vaud. Cette lettre est reproduite à la fin du 4me volume de l'*Histoire du Canton de Vaud* par Verdeil et Gaullieur (p. 427 et 428) et Gaullieur l'appelle avec raison « une des pièces fondamentales de l'histoire du Canton de Vaud. »

Quant à la lettre ci-après, elle était adressée, non pas au landammann Monod lui-même, mais au docteur en droit Jean-Marc-Louis Favre, de Rolle, né en 1733 et mort en 1793, des mains duquel elle paraît avoir passé dans celles du landammann Monod.

Le *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois* de M. Albert de Montet donne les renseignements suivants sur le Dr Favre :

« Son nom revient fréquemment dans plusieurs corres-
» pondances contemporaines, entre autres dans les lettres

» de la famille Necker et dans celles de Jean de Muller.
» Possesseur d'une bibliothèque riche en ouvrages concer-
» nant la Suisse, ainsi qu'en manuscrits précieux; il la
» mit généreusement à la disposition de la jeunesse
» lettrée des environs. Favre fut à la fois le conseiller et
» l'ami de F.-C. de la Harpe, avec lequel il correspondit
» jusqu'à sa mort. »

P. CERESOLE.

Voici maintenant la lettre en question :

TSARSKOÉ-SÉLO, le 8e Août 1785.

Je suis extrêmement honteux de ne vous avoir point écrit depuis si longtemps, et je crains avec raison que vous n'accusiés mon Cœur d'une faute à laquelle il n'a pourtant aucune part. Je vous avois écrit l'hyver passé une très longue lettre pour vous mettre au fait de mes affaires ; j'y déposai dans votre sein les chagrins auxquels j'étais livré, mais après l'avoir écrite je n'osai pas vous l'envoyer, et les circonstances ayant changé depuis, je ne voulus plus vous entretenir d'un passé si triste que si j'ai quelque souhait à faire c'est celui de le rayer de ma mémoire. Peu après, je suis parti pour la campagne et plusieurs courses m'ont encore empêché d'écrire, aussi suis-je retardé envers toutes mes connoissances, et même envers mes Parens. Voilà, Monsieur, mes Excuses, daignés les agréer, et surtout ne me faites pas le tort de croire que j'aie oublié celui qui m'offrit son amitié dans un âge où je la méritois encore si peu par mes connoissances, celui qui dirigea depuis mes occupations par ses Conseils éclairés et à qui je dois une bonne partie de ce que je scais.

J'entreprendrai maintenant de vous mettre au fait des occupations de ma place, de celles qui me sont personnelles et de ma manière de vivre.

Comme mes Elèves ne scavoient pas un mot de François, il a fallu comencer par leur enseigner cette langue. J'étois neuf sur cet article et je fus, je l'avouerai, fort embarrassé en débutant. Mon embarras était encore augmenté par ma position, j'étois le seul appelé à parler françois et je savois trop peu le Russe pour soutenir une conversation ; coment donc m'attirer l'attention de deux Enfants, l'un de cinq et l'autre de six ans, qui ne me comprenoient pas et les amener à m'écouter ?

L'expédient dont je me servis fut de leur dessiner quelques objets de leur connoissance, je leur donnai des cartes ainsi dessinées et j'écrivis au bas le nom de l'objet, après le leur avoir répété et même fait lire. Dès qu'ils se rappelaient les noms de quelques objets, j'en dessinai d'autres, et cela établit entre nous une petite correspondance. Pendant ce tems, je leur fis aussi connoître les lettres, et je començai à les faire épeler et même à leur faire écrire les lettres de leur connoissance. Celà fait, je leur dictai toutes les différentes syllabes, lettre par lettre, et lorsqu'ils furent familiarisés avec quelques-unes, j'hasardai de les dicter sans nomer les lettres : en un mot, je m'appliquai à leur faire rendre le son aussi exactement qu'il étoit possible à l'aide des lettres de leur connoissance et je me donnai tant de peine que je parvins à les mettre sur la voye. De cette manière, chaque jour ils se familiarisèrent davantage avec moi et apprirent de nouveaux mots. Alors, je fis ensorte qu'on prit un jeune françois qui, ne sçachant aucun mot de Russe et jouant avec eux, fut dans la nécessité de s'expliquer en français et les mit eux-mêmes dans celle de l'écouter et de chercher à le comprendre, ce qui réussit fort bien. Dès le commencement de l'Hyver passé, l'aîné me comprenoit déjà assez pour que j'eusse très peu besoin de m'aider du Russe, mais le cadet étoit encore plus reculé. Pendant l'hyver, j'ai redoublé de peine et de zèle tant pour eux-mêmes que pour me débarasser au plus vite de l'ennui mortel d'enseigner les premiers Elémens d'une langue à des Enfans, et malgré mes tribulations j'ai réussi assez bien pour que l'un et l'autre m'aient compris couramment à la fin de l'Hyver et ayent été susceptibles de recevoir d'autres connoissances. L'ainé s'explique maintenant très vite et, malgré plusieurs fautes, avec assez de clarté pour que des Etrangers puissent le comprendre sans peine, il écrit aussi avec une grande facilité plusieurs mots de suite après les avoir entendu prononcer une seule fois, et ne fait de fautes que celles que doit faire celui qui n'a d'autre ortographe que celle des *sons*, car j'ai évité soigneusement de lui prononcer un seul mot gramatical avant de l'avoir reconnu capable d'en bien comprendre l'explication, et tout ce qu'il scait sur ce point se borne à ces chefs qu'il y a des mots qui désignent des objets, qu'il y a d'autres mots qui désignent ce que sont ces objets, qu'il y en a des troisièmes qui marquent qu'on fait, souffre ou est quelque chose, qu'il y en a des quatrièmes qui se mettent à la place des objets pour ne pas les répéter, et qu'il y a des caractères propres à marquer quand il s'agit d'un ou de plusieurs et relatifs à chaqu'une des espèces particulière de mots. Le *cadet*, qui parle aussi, mais

moins distinctement, n'est pas encore capable d'écrire plus d'un mot sous la dictée, et même lorsque le mot est trop long il faut séparer les syllabes pour les lui faire écrire l'une après l'autre. Dès que mes deux Elèves ont pû me comprendre seulement en partie, j'ai tâché de les entretenir d'objets qui pussent les intéresser plus que l'Etude de la langue. La Géographie m'a paru ce qu'il y avait de plus convenable. Je me suis fait apporter le Plan de la campagne ou nous sommes, je l'ai découpé et lorsque nous avons été à la promenade, j'ai tâché de leur faire reconnoître les différentes parties du Jardin sur le plan qu'ils avoient sous ses yeux. En effet, ils n'ont pas tardé à remarquer tout d'eux mêmes et à comprendre ce qu'étoit un Plan, et la possibilité d'avoir sous les yeux sur un simple papier deissin d'une Etendue de plusieurs lieues. Joignant ainsi un Plan avec un autre, je suis arrivé jusques à la ville et de celle-ci jusques aux Campagnes impériales situées sur le Golphe de Finlande, alors j'ai montré une grande Carte de ce Gouvernement ou de cette Province, et j'ai tracé les places de tous ces différens plans les uns à côté des autres, de manière à pouvoir les reconnoître facilement, et effectivement ils les ont reconnus. La Conséquence n'étoit plus maintenant difficile à tirer d'abord relativement au reste de la province, et puis relativement aux autres provinces de l'Empire. En allant ainsi pas à pas, j'ai fait avec l'ainé, et dans la suite avec le cadet, un Cours de Géographie dans lequel je me suis borné à marquer 1° la Situation de chaque païs relativement à ses voisins, 2° les mers, golphes, etc., 3° les grandes chaînes de montagnes, 4° les Rivières principales, et 5° les Capitales. J'ai fait écrire ces notions générales à mes Elèves en les leur dictant comme je l'ai dit plus haut. Cela fait je suis revenu sur mes pas avec l'aîné, et j'ai recomencé un second Cours plus détaillé qui m'a fourni l'occasion de lui expliquer en passant plusieurs choses dignes de curiosité. Je n'ai point suivi la méthode usitée dans les Géographies, ou l'ordre qu'elles adoptent. Je suis parti de la Russie comme d'un centre et j'ai passé de là aux Païs qui la touchent tant en Europe qu'en Asie, persuadé qu'autant il importe peu à un Prince allemand de savoir ou demeurent les Boukares, les Calmoucs, les Mongales et les Chinois, autant il importe à un Prince russe de connoître ces nations voisines de la sienne. Chemin faisant, j'ai donné quelques notions générales relativement à la formation des différents Etats et raconté quelques traits frapans de leur Histoire. Par exemple, à propos de la Turquie, j'ai crû devoir leur dire que l'on placoit dans les provinces asiatiques les premiers Empires, ce qui m'a amené à parler des premiers hommes, de leur

manière de vivre, mœurs, etc. J'ai insisté républicainement sur leur égalité et après avoir montré les premiers chefs couverts d'une peau de tigre ou de lion, assis sur une pierre au lieu de trône et habitant dans une cabane couverte de branches d'arbres, j'ai montré ces mêmes hommes cessant de se croire les égaux des autres, devenus Rois, non par mandement divin, mais par *la grâce de Dieu* qui a fait les hommes tels que le plus fort, le plus adroit, le plus spirituel et le plus habile croit avoir un droit décidé à s'élever au-dessus de ses semblables et en profite chaque fois que la Négligence et la Patience de ceux-ci le laissent faire tranquillement. J'ai dicté à mon Elève cette doctrine de dure digestion, et me suis appliqué à lui faire sentir et à le bien convaincre que tous les hommes naissent égaux, le Pouvoir héréditaire de quelques-uns étant une affaire de pur accident. — Voici quelques-uns de ces articles détachés. *On ne connaissoit encore ni Magistrats, ni Princes, ni Sujets, ni Riches, ni Pauvres, mais tous les hommes étaient frères et égaux. Aucun d'eux ne s'était encore imaginé que lui seul pût se livrer à tous ses caprices et faire toutes ses volontés, et que les autres fussent nés pour le servir, lui obéir et travailler à sa place... Une caverne, le creux d'un arbre, une cabane couverte de branchâges ou de peaux de bêtes furent les premières demeures des ayeux du malheureux païsan qui travaille pour autrui et du monarque qui a tant de monde à ses ordres... Ces chefs ne furent pas décorés d'abord de marques bien brillantes. Une grande Cabane fut la première Cour, une Pierre ou un bloc de bois informe le modèle du premier trône, une branche d'arbre encore noueuse celui du premier Sceptre et la Peau d'une bête féroce le premier manteau royal; vous voyés qu'il n'y avait pas là de quoi être si fier...*

Vous me demanderez sans doute si mon Elève a compris toutes ces choses ? Je le crois, à en juger du moins par ses questions, par ses Réponses et par plusieurs conversations subséquentes. Après cette digression, je lui ai nommé les premiers empires connus et lui ai cité quelques traits relatifs à leur histoire. De même aussi lorsque j'en suis venu à la Turquie européenne, j'ai crû devoir lui faire connaître l'ancienne Grèce, lui nomer ses cités les plus célèbres, lui dire pourquoi elles avoient jouï d'une aussi grande réputation, lui raconter quelques traits saillans de leur histoire et lui faire connoître les noms de ses plus illustres personnages. J'ai suivi le même plan lorsqu'il a été question de l'Italie et je continue.

Depuis deux mois, je me suis fait remettre la Leçon d'Arithmétique que donnait jusques-là un maitre russe qui avait conduit ses

Disciples jusques à la Division pour s'en vanter sans doute, puisqu'ils ne savaient pas même l'Addition. Pour remédier au mal, j'ai du recommencer depuis la formation même des chiffres et conduire mes Elèves pas à pas jusques à la Numération parfaite. J'ai hazardé alors de les faire passer à l'addition, mais en començant toujours par les questionner sur la valeur de chaque chiffre prise intrinsèquement ou relativement à sa place. Mon Deissein est de les tenir sur les deux premières Règles jusqu'à ce qu'ils les possèdent parfaitement et puissent se tirer eux mêmes d'affaire dans tous les cas sans le secours de personne.

Je n'irai pas plus loin, Monsieur ! sans vous dire combien j'ai d'obligations au *Robinson de M. Campe*... Je le fais lire à mes deux Elèves, non pas de suite, car il y a aussi des choses au-dessus de leur portée, mais en choisissant les morceaux. Cette Lecture leur fait un plaisir infini, ils aiment à en réciter des traits, et celà les engage à fixer leur attention et à faire des Efforts pour l'énoncer. Dans ce moment, l'inégalité est encore très grande entre les deux frères. Tous les deux décèlent beaucoup d'intelligence et les meilleures dispositions, mais dans deux genres bien différens. L'aîné a plus de finesse, est plus susceptible de réflexion et a moins de force que le Cadet. Celui-ci est d'une pétulance incroyable, montre des talents et de la facilité, mais n'a presque point d'attention. On peut causer deux heures de suite avec l'ainé, et avec fruit, mais il est difficile d'en faire autant avec le cadet, seulement pendant huit minutes : pour lui penser, parler et faire est une seule et même chose et il faut opposer la patience et la ruse à sa vivacité. Tous les deux ont le Cœur excellent. L'ainé ne fera pas du mal parce qu'il comprend déjà qu'il ne faut pas le faire, mais le cadet peut en faire poussé par sa vivacité ; il est vrai que le repentir est aussi prompt que la faute : il se déshabilleroit pour donner ce qu'il a à ceux qu'il a offensés. En un mot, Monsieur ! il seroit difficile de trouver deux Enfans nés avec des Dispositions qui annoncent autant, et je me dis vingt fois le jour que s'il m'avoit été donné d'être marié et d'avoir des enfans, j'aurois désiré qu'ils ressemblassent à ces deux frères. Vous ne sçaurriés croire combien je leur suis attaché. Si par hazard, il m'arrive de passer un seul jour sans les voir, il me manque aussitôt quelque chose. Leur vue me réjouït et leur compagnie m'intéresse : en un mot, j'aime être avec eux et j'y serois bien davantage, si trop de zèle ne rendoit quelquefois suspect et si j'avais plus à dire que je n'ai. Je suis le maître absolu de mes leçons et n'ai à rendre compte qu'à mon chef le général en chef de Soltykof, homme de bien, respectable par son

honnêteté et *rare ici* par son affabilité et sa politesse. J'avois demandé cette Condition dès le comencement. Je connoissois trop bien la manière usitée de traiter le monde suivant *le rang* pour encourir les hazards. Comme je ne suis que *premier major dans l'armée* et le dernier en rang de tous ceux qui sont placés, chacun n'auroit pas manqué de contrôler ma besogne, et moi qui suis *Précepteur* (et non pas Sous-précepteur) je n'aurois pas eu le mot à dire parce que j'aurois été le dernier de tous ; or le moyen de tolérer pareille chose! J'avois donc exigé comme une *Condition sine qua non* d'être le maître de diriger mes leçons selon le plan que j'avois donné et suivant mes lumières, sauf à écouter des avis avant ou après s'ils m'étoient donnés convenablement, et à en profiter si je les croyois convenables, ce qui m'avoit été accordé. Cependant, comme je suis facile et peu attentif aux affaires de compétence, insensiblement, les deux Personnes nommées pour tenir lieu de Sous-Gouverneurs s'imaginant sans doute avoir bon marché de moi, essayèrent de me subordonner à leur autorité. Lorsque ces messieurs me demandoient si j'étois content ou non des leçons de la journée, je me faisais un plaisir de le leur dire, sans m'imaginer qu'ils voulussent s'en faire un droit pour m'obliger à leur faire un Raport de mes occupations. Ayant omis par un pur effet des circonstances de leur parler de cet objet pendant quelques jours, imaginés, Monsieur ! mon étonnement lorsque ces Messieurs non contents de s'en plaindre à moi prétendirent de plus avoir le droit d'Inspection, interprétèrent come un devoir une pure complaisance de ma part et se permirent de m'en faire des reproches. Il n'y avoit pas à hésiter. *Il falloit céder ou faire ferme.*

Je représentais sur le champ avec modération, mais avec force, combien une telle Prétention alloit contre mes Engagemens et étoit incompatible avec mes fonctions, et insistai pour n'être plus exposé à l'avenir à pareille chose. Mes Représentations furent trouvées en place, je fus maintenu dans mon Indépendance, et dès lors ces Messieurs se sont mêlés de leurs affaires et nous avons vécu sans altercations. Si vous me demandés d'où pouvoit naître une prétention pareille, je tâcherai de vous l'expliquer, mais sans être assuré d'être bien compris. Ces Messieurs sont généraux-majors et je ne suis que Major ; or, ici c'est le rang qui fait l'Homme et non pas la fonction, le moyen par conséquent qu'un Major ne fut pas très subordonné à un Général ! et si je l'avois été à ces Messieurs, ne l'aurois-je pas été aux autres cavaliers, qui en qualité de Colonels et de Lieutenants-Colonels ont aussi le pas avant moi ? J'aurois plutôt remercié pour mon rang que de souffrir

d'être traité de la sorte, mais j'espère maintenant d'être débarrassé de cette inquiétude pour l'avenir. J'en reviens au sujet qui a occasionné cette digression : Je suis le maître de donner mes Leçons come je le sçais, la méthode dépend de moi et c'est aussi la seule indépendance qui soit à ma charge, ne me mêlant pas du reste et ne pouvant ni ne voulant m'en mêler.

Mes deux Elèves ont pour moi de la Déférence. Rarement il m'est arrivé d'appeler mon Chef pour leur en imposer davantage. J'en exige une obéïssance absoluë lorsque le cas l'exige, et come j'ai insisté dès les comencemens et n'ai jamais rien dit en vain, ils sâvent qu'il ne leur reste plus rien qu'à faire ce que j'ai demandé, mais j'use rarement de mon droit. Ils me témoignent beaucoup d'amitié, ce qui me fait surtout plaisir parce qu'ils ne m'en témoigneroient point si j'étois dur, de mauvaise humeur ou injuste envers eux : je désire surtout qu'ils m'aiment afin de pouvoir leur être vraiment utile, car du reste j'apprécie l'amitié de leurs semblables ce qu'elle vaut et n'y serai jamais trompé.

Je ferois tort aux Personnes avec lesquelles je traite si je ne leur rendois pas le témoignage qu'elles ont beaucoup d'égards pour moi. Mon chef me traite come un home en qui il a confiance. Messieurs les Sous-Gouverneurs aussi convaincus de mes dispositions pacifiques que de mon impatience à tolérer des prétentions injustes paroissent les avoir oubliées et comme je les préviens en toutes manières les hostilités (si, contre mon espérance, il en survenoit) ne partiront pas de moi. Parmi Messieurs les Cavaliers plusieurs sont liés avec moi et je vis bien avec tous les autres. Du reste, je vois peu le reste des Gens de la Cour, et vis dans ce monde comme si je n'y étois pas — *felix... qui vitat potentiorum civium limina !* Mes occupations depuis une année ont été considérables, et plutôt ordonnées que choisies. Chaque jour, à huit heures, sauf les jours de fête et les Dimanches, je vai chez l'ainé de mes Elèves, avec lequel je demeure jusques à dix heures et demie. Je passe de là chez son frère, avec lequel je reste jusques à onze heures et quart, et dans l'après dînée je passe encore une heure et quart ou une heure et demie avec lui. Le reste du tems, après mon raport fait, m'appartient et j'en ai employé cet été une bonne partie à me promener afin de regagner ma Santé altérée depuis deux ans par le défaut de mouvement et par des peines morales.

En attendant, voici à peu près ce que j'ai fait. Je me suis mis au fait de la Topographie de la Russie et des Païs asiatiques qui l'avoisinent, ce qui m'a couté beaucoup d'ennui et de peine, mais j'ai pourtant atteint mon but. J'ai fait ensuite beaucoup d'extraits

tirés de Müller, Schlötzer, Thunman Jé relativement aux Peuples du Nord, surtout relativement à ceux du Nord de l'Europe russe et de l'Asie. J'ai comencé à faire des Extraits de l'Histoire russe, ouvrage que je n'ai pas encore achevé et qui n'est rien moins qu'amusant à faire, vû le manque de bons ouvrages. Aidé d'un ouvrage du professeur Gatterer de Göttingue, j'ai fait un recueil d'Extraits relatifs à toute l'histoire ancienne et à celle du moyen âge, en m'attachant seulement aux Evènemens principaux dont l'Influence a été marquée et a produit des Révolutions qui en supposent la connaissance. Pour l'histoire moderne, je suis les Ouvrages de *Mensel* et d'Achenvall. Je me propose de suivre cet ordre avec mes Elèves, et de leur donner premièrement une connoissance générale, mais bien ordonnée, des Evènemens principaux afin qu'ils sachent tout de suite ou raporter les Détaïls lorsque nous prendrons les Historiens particuliers et ne soient point dans l'Embarras. Tout cet ouvrage, come vous voyés, Monsieur, n'est pas pour le moment présent, car il faut premièrement connoître la terre et trouver le lieu de la Scène avant que de parler des Acteurs et de la Pièce, ainsi j'aurois pû le renvoyer si je n'avois pas préféré d'avoir besogne faitte et vous verrés bientôt pourquoi.

Il m'est tombé entre les mains une histoire de la Grèce d'un M. *Cousin des préaux* qui est un peu lourdement écritte et diffuse, mais cependant intéressante ; dites-moi je vous prie votre avis ?... Je ne la connais encore que jusqu'au IXme Tome. J'ai lû cet été avec beaucoup de plaisir la *Gramaire universelle* de Court de Gébelin, qui me paroit malgré sa longueur et ses digressions assommantes, être le meilleur ouvrage de cette Espèce en nôtre langue, j'en ai fait l'Extrait et je m'en servirai aussi lorsque le tems arrivera. *Condillac* et *lui* sont les seuls que j'aïe compris sans beaucoup de peine, à quelques articles près, mais qu'est ce en comparaison des autres Gramairiens dont la lecture était vraiment insoutenable ?

Quelques heures par semaine données aux langues m'en conservent la mémoire. Je devrois savoir le Russe parfaitement, mais je le comprends, je peux m'exprimer pour le besoin, je lis même les livres, à certains mots près, et voilà tout. C'est une langue très riche, très nerveuse, et très sonore. Elle fournit des expressions sublimes, et comme elle est après la Chinoise et l'Arabe, celle qui est parlée par le plus grand nombre d'hommes, si on la cultive certainement elle se communiquera aux peuples du midi de l'Europe qui jusqu'ici ne l'ont connuë que sous le nom mal trouvé de Jargon barbare. Le Déffaut de maîtres et de Livres originaux est le plus grand obstacle qu'on éprouve en l'apprenant.

J'ai commencé l'anglois, mais j'ai dû l'interrompre pendant l'été, je le reprendrai en entrant en ville et il sera la dernière langue que j'apprenne.

J'ai lu avec un plaisir infini l'*ouvrage de Gibbon* sur la Décadence des Romains. Je voudrais l'avoir écrit, cette parole vous dira le cas que j'en fais. Il y en a un autre dont je dirai presque de même, c'est celui de M. *Necker*. Je lui trouve il est vrai un peu trop de déclamation mais je pardonne le *Sume superbiam qua sitam meritis,* à celui qui a vraiment un mérite incontestable, et je lui scais bon gré d'avoir parlé avec chaleur et Enthousiasme parce qu'il ne s'est pas contenté d'écrire, et qu'il a agi comme il parle. Son ouvrage a été fort gouté ici.

Dans ce moment, je relis Tite-Live avec un plaisir aussi vif que la 1re fois. J'ai toujours avec moi quelqu'un de ces grands hommes, ou Horace, Tacite, Salluste et Cicéron, et sans doute que je dois en partie à leur compagnie de n'avoir point été encore infecté du mauvais air. Lorsque je suis mécontent, j'ouvre l'un et soudain j'oublie le 18me Siècle en me transportant dans le leur, ce qui m'est d'autant plus facile qu'ayant été dans les lieux même dont ils parlent, je puis m'y transporter en imagination et attacher mes Idées à des Objets physiques. Chaque jour je regrette davantage d'avoir oublié le peu de Grec que j'ai scû et d'avoir perdu les occasions que j'ai eues de le rapprendre. Cette prédilection pour les anciens me domine à un tel point que très certainement je me remettrais à cette langue si j'en avois le tems, ne fut-ce que pour lire Xénophon, Thucidyde et Démosthènes. C'est par cette raison sans doute que je sentois plus de plaisir à me promener au milieu du *Campo vaccino* à Rome que dans la Basilique de St-Pierre, cet étonnant modèle de la Hardiesse et de la magnificence des Arts. Dans le premier endroit je voyais ce Capitole si célèbre par ses trophées et les images mêmes de quelques-uns des héros qui le décorèrent. Un peu au dessous sous le péristile du Temple de la Concorde il me semblait à chaque instant voir paroitre Cicéron débitant la fameuse Catilinaire. A quelques pas de là *Curtius* s'étoit dévoué pour sa patrie. Plus loin étoient affichées les XII Tables. Là s'assembloit le Sénat, ici le Peuple donnait ses Loix et cette ruine informe percée de trous et couverte de lierre étoit jadis la tribune aux harangues, ce Champ d'honneur ou le Génie parlait un langage digne de lui et maitrisait la gloire et la fortune. Enfin tous ces Décombres, tous ces tronçons de colonnes épars, tous ces tombeaux parloient à mon cœur, et lorsque je vis les Niches dans lesquelles étoient déposées les urnes cinéraires des Césars, transformées en Crèches, le mausolée

d'Auguste devenu une Ecurie, et les os de *Scipion l'asiatique* foulés aux pieds par la plus vile canaille, je reçus sans doute la plus terrible et la plus salutaire leçon de morale qu'un homme ait jamais reçuë; ou est le sol qui parle d'une manière aussi puissante ? — et ou sont des objets plus intéressans par eux-mêmes ?

J'ai eu quelque envie de rédiger mon voyage de Calabre et de Sicile et de l'envoyer à Monod, j'ignore si j'en aurai le tems, mais dans ce cas là il vous en fera part.

J'ai aussi été interrompu dans les recherches dont je vous parlois une fois, j'ai cependant fait quelques pas dans cette Carrière, mais je n'ai encore couché qu'une petite partie par écrit ; je vous l'enverrois bien volontiers pour en savoir votre avis si je savais comment m'y prendre.

J'ignore si je vous ai parlé d'un projet que je roule depuis longtemps dans ma tête et qui ne me laisse guères de tranquillité, c'est celui de travailler sur l'*histoire de la Suisse.* J'ignore si je suis né avec les talens nécessaires pour exécuter une telle Entreprise, mais je sais du moins, que parmi nos Historiens, aucun n'a écrit d'une manière digne de son sujet, et il ne me paroit pas difficile de faire mieux. — Encore en dernier lieu *Muller* vient de faire un *Ampoulage* ridicule à l'excès : on dirait d'un homme qui montre la lanterne magique, chacun s'attend à de grandes choses et l'on ne scait ce que l'on voit : est ce donc que le Sol de la Suisse d'ailleurs assez fertile en bons esprits n'en produiroit aucun qui sçût raconter les hauts faits de ses ayeux avec une simplicité et une noblesse égale à celle qui les animât ? Come qu'il en soit je suis tourmenté de cette Idée et je suis tenté de voir aussi *quid valeant humeri quid ferre recusent.* J'ai plusieurs heures à moi dont la Disposition dépend purement de mon libre arbitre. J'ai d'ailleurs plus d'expérience que je n'aurois étant dans mon pays, et je suis à la distance ou un Républicain doit être pour écrire avec vérité l'histoire de sa patrie; enfin ce ne seroit point une œuvre si prompte, car je comencerois sans doute mes Recherches à présent, et je coucherois bientôt par écrit mes Résultats, mais j'attendrois de les avoir soumis au jugement de quelques amis éclairés, avant que de les faire paroître. Si j'exécute mon Plan, ce sera vous Monsieur ! que je prierai encore d'être mon Guide ainsi que vous avés bien voulu l'être dès le commencement. Il y a deux ans je fis venir de Suisse un ballot qui contenait les principales Chroniques, mais il m'en manque encore quelques unes, quoiqu'à la vérité pas des plus importantes.

Mon Intention ne serait point comme celle de Lauffer de parler d'Adam et d'Eve, du Péché etc... Je me bornerois seulement à

recueillir en bref dans les anciens Historiens ce qu'on scait de plus vraisemblable relativement à l'ancien Etat de la Suisse. Cette partie seroit courte, car que peut-on dire d'un petit païs qui n'avoit pas même un nom particulier dans ces Siècles d'ignorance ? L'histoire des Suisses ne peut guère commencer qu'avec leur nom ; et ce n'est que depuis la Révolution qu'ils ont formé un peuple aussi digne des Regards de la Postérité par ses actions que le fûrent les Grecs dans les beaux siècles de la Grèce. Je me bornois d'abord à la Période qui renferme les Guerres étrangères et le commencement des guerres civiles. Quant aux deux derniers Siècles; en parler c'est toucher à *l'arche du Seigneur* si l'on dit vrai, et même il est difficile de l'être parceque les matériaux sont difficiles à trouver et plus difficiles encore à bien examiner, et parce qu'on a la politique de cacher les documens à ceux qui les demandent. Je ne toucherois donc pas à cette dernière Période, non qu'elle ne soit intéressante étant traitée sous un point de vuë général, non que je craignisse les Réclamations ou même pis, car je suis trop loin et je méprise d'avance ce que l'on pourroit dire, mais parceque je ne voudrois dire que ce que je crois être vrai dans ma conscience. — J'ai suspendû les recherches relatives à cet ouvrage jusqu'à présent afin de pouvoir m'occuper entièrement d'objets relatifs à ma vocation, et n'en pas avoir à deux fois. Maintenant j'ai devant moi une grande partie des matériaux préparés pour quelques années j'aurai plus de liberté, et j'en profiterai je l'espère pour suivre à mes projets. Après vous avoir mis au fait de mes occupations, il ne me reste plus Monsieur qu'à vous parler aussi de mon existence, de ma manière de vivre, de mes plaisirs etc... Cet article sera plus court que les précédens. A la campagne mes occupations finies je me promène aussi longtems qu'il m'est possible, lorsque je suis seul je cours les champs et fais mon possible pour m'imaginer que la nature que je vois est belle. Quand il fait mauvais tems je reste chez moi ou je vai passer quelques momens chez Ceux de mes Collègues avec lesquels je suis le plus lié. Du reste rien de plus monotone que cette vie. Seulement chaque Jeudi il y a un grand concert dans lequel la célèbre *Todi* et *Jamovick* se font entendre, et de tems en tems il y a spectacle le Lundi.— *Offrêne* [1] vient d'arriver, et débutera dans peu de jours sur le Théâtre de la Cour : je suis très impatient de le voir et de l'entendre car il a eu la réputation d'un des premiers Acteurs de l'Europe et notre Théâtre avait grand besoin d'un tel homme. En ville il y a plus de

[1] *Aufresne,* acteur, né à Genève, fils d'un horloger. Son vrai nom était *Rival.* Il mourut à Petersbourg en 1805.

ressources mais je crois déjà vous avoir dit que les Sociétés étoient montées entièrement sur le ton du grand monde ; or c'est assez dire qu'un homme sensé qui n'aime pas le jeu, ne peut s'y trouver bien à son aise. Je les ai fréquentées pendant la 1re année de mon séjour pour l'amour seul des bienséances et afin qu'on ne m'accusat pas de hanter la mauvaise compagnie. Maintenant que ma réputation est faitte, et que mes occupations connuës sont une excuse légitime, je ne me gêne plus. De tems en tems seulement je vai pour une heure dans quelque grande Assemblée, et à moins d'y rencontrer quelqu'un avec qui faire la conversation (chose infiniment rare) je n'y reste pas plus longtems : je ne fréquente en un mot le grand monde qu'autant qu'il en faut pour n'en pas perdre l'usage et pour n'y paroître pas étranger. Hors ce grand monde il n'y a rien, on ne connoit pas même de nom ces petites sociétés usitées parmi nous, ces Cotteries ou quelques personnes aimables des 2 Sexes causent familièrement de choses et d'autres, savent trouver d'autres récréations que les Cartes ou la danse, et se délassent par un babil sans prétention après avoir donné leur journée à des occupations plus graves et plus sérieuses. Tout cela Monsieur! est ignoré, et il faut se décider pour le grand monde ou les Intrigues, car il n'y a point d'intermédiaires. Je vois quelquefois mais rarement cependant le Corps diplomatique. De tems en tems je fréquente le Spectacle mais il étoit si mal monté que souvent je me repentois d'y être allé. La récitation vitieuse fait une si fâcheuse impression sur mon Tympan que je suis rarement de bonne humeur après une Pièce mal jouée. — Je vois quelquefois dans la semaine des hommes de mérite étrangers fixés dans ce païs depuis longtems, particulièrement M. *Epinus* connu en Europe comme mathématicien et physicien, homme rare à tous égards ; Il vient de perfectionner le microscope à un si haut degré qu'il est impossible de faire plus. Chaque objet est vû avec une netteté incroyable et de la même couleur qu'il paroit avoir à la vuë. Cet avantage n'est pas le seul. Le Microscope étant adapté à une Lunette de 3 pieds de longueur peut se manier avec une facilité singulière, et par la facilité de raccourcir ou allonger la lunette, on voit l'objet en son entier ou seulement une partie de l'objet qu'on peut faire passer par tous les degrés de grandeur suivant que l'on désire en éxaminer une partie avec plus ou moins d'attention. Enfin l'objectif étant à 10 pouces de l'objet, et l'observateur à 3 pieds plus en arrière, vous comprenés Monsieur que l'on peut observer toutes les opérations des insectes sans qu'ils s'effrayent. Cette découverte est de la plus grande importance pour l'histoire naturelle, et ne manquera pas de faire bruit

lorsqu'elle sera plus répanduë. M. Epinus me fait l'honneur de me vouloir beaucoup de bien, il m'en a donné beaucoup de preuves, et je fréquente sa maison aussi souvent qu'il m'est possible de le faire. Mon Compatriote de Moudon étant mon voisin je le vois très souvent : c'est un homme de beaucoup de mérite et nous sommes très attachés l'un à l'autre. Je vois aussi quelquefois le célèbre *Pallas*, homme doué d'un génie transcendant et d'une facilité prodigieuse.

Les De R (ibeaupierre) sont en Pologne d'ou ils ne reviendront qu'en Septembre. Madame est grosse, ainsi la famille ne s'éteindra pas. Je ne pense pas qu'il lui tarde beaucoup à avoir un Régiment; ce n'est qu'alors qu'il pourra vraiment avoir une position indépendante que je lui souhaite de tout mon cœur. Nous avons eu un Eté affreux ; mais depuis 8 jours il fait un très beau tems. Le Climat est détestable, et pour surcroit de désagrémens toutes les commodités de la vie sont à un prix éxhorbitant. Je n'aurois jamais pû vivre avec mes 1500 roubles mais j'espère maintenant avec 2687. Il me faut un valet de chambre, un Laquais et un Cocher, et je n'ai jamais tant senti la dépendance que depuis qu'il ne m'a plus été possible d'aller à pied et de me servir moi-même... Ah ! quand j'aûrai recouvré ma liberté, je ne la compromettrai certainement plus de ma vie, et c'est cette espérance qui me donne des forces. Je suis assez content de ma position mais je ne me repose pas assez pour la croire au dessus des Revers; je scais fort bien là ou je suis. Quoique je ne me mèle d'aucunes affaires que des miennes, et que j'aye en horreur et méprise toutes les petites menées de cour, il est presque impossible de se tirer sain et sauf de ce tourbillon à.... je l'ai déjà éprouvé maintes fois et l'éprouverai sans doute encore. On peut être calomnié, noirci sans le savoir, sans s'en douter, et sans avoir même l'occasion de se deffendre... A cela que doit opposer un homme sage ? La Patience et le Courage. Il doit se tenir prêt à tout hazard, jouir du présent sans trop s'y attacher, et ne pas craindre l'avenir. — C'est aussi ce que je tache de faire. Je suis le précepte d'Horace *laudo manentem : si celeres quatit pennas, resigno qua dedit* etc..... aussi je pourrois bien être affecté de tels contre tems qui m'obligeroient à quitter ma place, parceque j'y suis très attaché, mais je vous proteste que je n'en serois pas abbatû. Mon parti est pris d'avance sur tous les Cas, et je ne serai jamais pris au dépourvû. Jusqu'à présent pourtant je n'ai rien vû qui me fasse craindre une pareille extrêmité. Je ne me mêle de rien d'étranger à mon poste, et ne veux pas même m'informer de ce qui se passe. Je fais de rares visites là ou il le faut, et

ne fais d'ailleurs la cour à personne. Je me suis établi sur ce pied et n'ai pas craint de dire que n'ayant rien à demander je ne hanterois jamais les Antichambres. Le moyen en effet qu'un homme affairé et qui connoit le prix du tems aille passer quelques heures dans une salle droit comme une hallebarde, sans y avoir rien à faire et uniquement pour y baïller ! Je suis très persuadé que personne ne peut m'ôter ce que j'ai, ce que j'appelle mon bien, ce qui m'appartient véritablement, savoir mes Sentimens, ce que j'ai appris, ce que je scais, et qu'aucun pouvoir ici bas ne peut faire de moi un habile homme ou un Sot, si la nature ne l'a pas voulu ainsi. — Dépouillé de ma fortune, il me resteroit toujours mon Etre, les moyens de me distinguer, l'Epreuve de l'adversité et les amis qui m'appartiennent — or serait ce là peu de chose ? Je suis donc tranquille Monsieur ! quoique vivant à la Cour, et Suisse encore quoique parmi les Courtisans, ainsi vous me reverrés le même et vous m'aimerés toujours puisque je n'aurai point changé. Je me flatte du moins que vous voudrés bien me conserver dans votre Cœur la place que vous m'y aviés accordée, elle m'appartient et je ne scaurois vous en laisser le maître. Il m'est impossible de vous dire combien je regrette d'être aussi éloigné de vous, j'aurois tant de choses à vous dire ! Je vous prie Monsieur ! de présenter mes Respects à Madame votre Epouse. Donnés moi autant de nouvelles de mes jadis petits et maintenant grands amis *Louis* et *Jaques :* combien ils doivent vous donner de plaisir ! Rappelés moi au souvenir de Mr Reverdil, à celui de Mr votre frère et de Mr votre Neveu Alexandre que je félicite de tout mon cœur sur son avancement. — J'espère d'ors en avant être plus régulier à vous écrire, et j'espère aussi que vous voudrés bien m'écrire : c'est un bien foible dédommagement pour la perte des heures si agréables et si instructives que j'ai passées avec vous. — Je vous embrasse de tout mon Cœur et vous prie d'être bien convaincu de la Sincérité des Sentimens de celui qui sera pour la vie Votre très ob. et dévoué Serviteur. Dl. H.

P. S. Si vous aviés quelques bons livres à m'indiquer vous m'obligeriés beaucoup de m'en faire part : ne connoitriés vous point quelque bon abrégé de l'*histoire du Bas Empire ?*

Il est à peine besoin de signaler à nos lecteurs l'inauguration de la plaque commémorative en l'honneur de la Harpe, à Rolle, et la brochure publiée par M. A. Vittel sur l'*Ile et le Monument de Rolle.*